



MILAN DARGENT



# HOT STUFF

LES ROLLING STONES EN 18 LEÇONS



LE MOT ET LE RESTE





MILAN DARGENT

# HOT STUFF

LES ROLLING STONES EN 18 LEÇONS

LE MOT ET LE RESTE

2022



« *Don't you think it's sometimes wise not to grow up?* »

Mick Jagger/Keith Richards, « 100 Years Ago »



# INTRO

Certains se passent de lire les préfaces, par paresse ou par peur qu'elles leur révèlent le fin mot de l'histoire. En ce qui concerne le sujet de ce livre, aucun risque, rien qui ne se sache déjà. Des Rolling Stones, on connaît tout par cœur, le sexe, la drogue et le rock'n'roll – entre autres choses moins fondamentales tenant souvent de la rubrique « people ». Le débat est clos.

En ce cas, à quoi bon remettre le couvert et parler encore et toujours du « *greatest rock'n'roll band in the world* », expression qui apparaît pour la première fois, en toute modestie, sur leur disque live de 1969 ? Le vent a tourné depuis, mais en même temps ce fameux groupe est encore là, son titre en main, malgré les pépins et les pertes essuyées au fil de son épopée. Le cœur bat toujours, même si le rythme cardiaque en a pris un sacré coup après le décès de leur batteur historique à l'été 2021. Le dinosaure *Rollingstones*, espèce increvable, s'accroche jusqu'au bout, s'imposant à nous comme un gigantesque anachronisme. Et c'est précisément parce que le phénomène est désormais hors de notre temps, tout en y gardant quelque attache, qu'il est si précieux. Personne n'a envie de se retrouver face à face avec un tigre, mais chacun s'accordera à admettre que la disparition de l'espèce lui arracherait des larmes ; de même, un ours en peluche

n'a valeur de doudou que si rencontrer son modèle grandeur nature au détour d'un chemin demeure possible, malgré un très faible taux de probabilité.

Il y a un âge où vénérer un groupe de rock n'a rien d'étrange. Il est d'ailleurs des parents soucieux de se voir confrontés à une progéniture étrangère à ce type de processus d'identification, sachant qu'il sera en général suivi d'un processus inverse, menant à la découverte émancipatrice d'une identité propre. Minoritaires au sein de la grande armée stonienne, quelques jeunes recrues continuent néanmoins, régulièrement, de rejoindre ses rangs, de manière moins démonstrative et engagée qu'en 1964 mais avec une ferveur certaine. Ouf, soupire le gros des troupes, rassuré par la présence d'une relève et par la preuve que sa passion n'est pas uniquement l'apanage des anciens combattants.

Il y a un âge où se préoccuper d'un groupe de rock ou plutôt de son propre rapport à ce groupe, a quelque chose de vaguement honteux, qu'on a le droit de qualifier d'infantile. Un adulte est censé avoir remplacé les posters qui tapissaient sa chambre de gosse par des affiches d'expositions du genre « Rétrospective Henri Matisse » et des photographies sépia de sa petite famille. Un adulte est censé avoir autre chose à faire que guetter la réédition d'un disque qu'il avait acheté en 1973, au cas où il y aurait des titres bonus. Un adulte encore fan passera pour un ado attardé, voire un attardé tout court. Mais, de même que l'extrême vieillesse déclenche souvent un retour vers l'enfance, la persistance à l'âge mûr de passions adolescentes (comme – au hasard – une fixette monomaniaque sur les faits et gestes du « *greatest rock'n'roll band in the world* ») est une pathologie plus courante qu'on le pense, sans doute symptomatique

d'une société en rupture avec celles qui la précédèrent, moins enclines à la nostalgie. Le refuge vers une jeunesse perdue n'a en soi rien de nouveau, c'est le refus de grandir propre à notre époque qui a de quoi surprendre, bien qu'une nuée de sociologues en donne certainement l'explication. En voilà une : et si, après tout, les bataillons d'ados à cheveux gris du monde dit développé n'avaient fait que prendre à la lettre l'affirmation de Marcel Proust selon laquelle : « L'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose. » Jacques Brel a prononcé une sentence assez similaire : « L'homme a terminé sa vie avant d'avoir 20 ans. » Dont acte. Puisqu'après notre vingtième année la décrépitude est inéluctable, se sont dits les baby-boomers (suivis par leurs enfants désormais eux aussi atteints par l'âge) : restons jeunes. Restons fans. Tout indique que les générations futures continueront sur cette lancée, avant qu'un cataclysme permette à la maturité de retrouver ses droits ancestraux. Le constat est là, quoi qu'il en soit : nos émois adolescents s'inscrivent en nous sans jamais s'effacer, fondations sur lesquelles se sont construits les murs et le toit de notre vie immatérielle, celle de l'esprit et surtout celle du cœur.

Trêve de digressions, le *deal*, ici, est de proposer un bouquin sur les Rolling Stones. Or, ce livre n'est pas un livre sur les Rolling Stones. Mais il l'est avant tout. Ce livre n'est pas un autoportrait en fan expiatoire. Mais il l'est à sa façon. Ce livre n'est pas un manuel scolaire, bien qu'il propose dix-huit petites leçons à ceux qui chercheraient à comprendre « le pourquoi du comment » d'un groupe anglais dont le logo, qui nous tire langue, s'est imprimé sur les T-shirts du monde entier. Les archéologues de l'an 3 000, retrouvant très souvent un de ces T-shirts enfoui sous vingt-cinq mètres de déchets,

en chercheront la signification. Leur tâche sera grandement facilitée s'ils dénichent un exemplaire de l'ouvrage que vous tenez entre les mains. Ça tombe bien, aider la science est sa véritable ambition.

# 1

## ANGIE, LE SYNDROME DU SLOW

« Angie », sortie en 1973, a d'emblée été rejetée par la frange la plus radicale du culte stonien. Les ayatollahs furent formels : « Angie » n'obtiendrait pas le label rouge « Pur Rolling Stones » ainsi que *Goat's Head Soup*, l'album sur lequel figurait la chanson, pourtant l'un des plus beaux qu'ils aient jamais réalisés. Cet album allait même donner naissance à un tout nouveau courant parmi les adeptes du groupe, celui des *déclinistes*, qui existe donc depuis 1973 et n'a jamais cessé de croître depuis.

Pourquoi tant de haine ?

C'est bien simple, tout à coup, les gardiens du temple n'avaient plus la mainmise sur leur formation fétiche. « Angie » se sifflotait dans les cours de récré et les fêtes foraines, donnait lieu à des roulages de patins et accompagnait les peines de cœur. La chanson possédait les caractéristiques de ce qui était qualifié de « slow », que même les mamans, ultime affront, appréciaient. Toutes les filles, le temps d'une chanson, s'appelaient Angie. « Angie » était une chanson « pour filles » et les Stones, depuis l'origine, un truc « pour garçons », de mecs bien énervés qui manifestaient leur révolte en tapant du pied dès l'intro de « Satisfaction », provoquant

à dessein l'ire des voisins, ces *vieux cons*, contre lesquels était dirigée la révolte des jeunes (puisque les voisins étaient toujours plus vieux que vous, et donc plus cons). Pourtant, ce n'était pas la première fois que les Stones enrubannaient une de leurs ballades, il y avait eu « Ruby Tuesday », « Lady Jane », « As Tears Goes By » ou « Moonlight Mile ». Mais avec « Angie », les gardiens de la révolution furent déçus car le groupe atteignit le sommet des classements et franchit des records de ventes sans avoir besoin de sa milice armée, sans renforts. Les fans dépités en étaient réduits à constater que leurs saints patrons se débrouillaient finalement très bien sans eux. Ce groupe qu'ils avaient soutenu dans l'ombre, dans une sorte de clandestinité, malgré les railleries des grands frères qui le trouvaient trop faible musicalement parlant, lui préférant Jethro Tull ou Soft Machine ; ce groupe qui provoquait toujours la même réaction agacée des parents (BAISSEZ LE SON !), eh bien voilà qu'il prenait tout à coup une nouvelle dimension. Les Stones devenaient un groupe majoritaire et, la pire des injures pour tout fan qui se respecte, « commercial ». Le phénomène s'accroissait avec « Fool To Cry » en 1976 puis « Miss You » en 1978. *Emotional Rescue*, en 1980, acheva les derniers rangs de la vieille garde. Soutenir un groupe révolté auquel plus personne ne s'oppose, forcément, ça perd de son charme. Il faut bien comprendre qu'il n'y a pas plus snob qu'un fan, fût-il d'extraction modeste et accoutré comme un sac. Le fan-club est par nature un cercle hyper select, quand bien même ce fan-club soutiendrait Rondo Veneziano ou Glenn Medeiros. Et pourtant, quelle merveilleuse ballade que « Angie » ! Dès la première note, une simple harmonique obtenue en effleurant du doigt la corde de *la* au niveau de la douzième

frette d'une Gibson Hummingbird, la Rolls des acoustiques, et l'enchaînement d'arpèges qui s'ensuit, l'auditeur est embarqué dans une romance mélancolique à laquelle ne seront insensibles que ceux qui ont décidé de l'être, ceux qui se font un principe de ne pas céder à l'émotion, ceux à qui il ne faut pas en raconter. Les Schtroumpfs grincheux de la musique, en quelque sorte. « Angie » est chantée par le Mick Jagger tout en délicatesse de « Backstreet Girl », « If You Let Me », « Till The Next Goodbye », et bien sûr « Wild Horses »... Quand il prend cette voix-là, comment ne pas craquer ? Le piano de Nicky Hopkins et les arrangements d'un certain Nick Harrison (qui arrangea quelques années après l'extraordinaire « Summer House » de Elliott Murphy) ne sont pas en reste pour habiller la chanson d'atours dignes de sa grandeur. Voilà qui ne va pas plaire aux puristes : tout est parfait. Les Rolling Stones, sans la dimension de chansons telles que « Angie », n'auraient sans doute pas la place qui est la leur au panthéon de la musique populaire, elle serait limitée à ses hymnes indociles des *sixties* et à sa formidable saga rock du début des *seventies*. Il aurait manqué quelque chose, une chanson « pour tout le monde », et pour le monde entier. « Angie » touche à l'intemporel, c'est bien simple. Elle est une de ces ballades qui imprègnent l'inconscient collectif, un air qu'on entend parfois à la radio, en se sentant partir, ou revenir, vers les tréfonds d'un moment vécu nimbé de poussière dorée, comme l'est la pochette de *Goat's Head Soup* dont elle conclut la première face (une pochette décriée en son temps parce qu'elle ne montrait que le visage de Mick Jagger, comme s'il s'agissait d'un disque solo, et que ce visage, efféminé à souhait, cédait aux codes de la mode

*glam* – en 1973, David Bowie gagnait beaucoup de terrain mais certains mecs avaient encore du mal avec le tour « tapette » que prenait l'imagerie rock).

Bref, il est temps d'aimer « Angie » avec l'amour qui lui est dû. On n'a jamais su qui était cette fille mais peu importe, puisqu'on a tous quitté une *Angie* et tous été quittés par une autre *Angie*, à un moment donné. On a tous eu le cœur brisé par d'angéliques *Angie*.

Personne ne conteste la force de « Ne me quitte pas », de « L'Hymne à l'amour », de « Only You ». Otis Redding, maître absolu de Mick Jagger, a chanté à lui tout seul une douzaine de ce genre d'hymnes universels. « Angie » est de ce calibre. *Les Quatre Saisons*, c'est pas mal du tout, comme la *Sonate au clair de lune*. Essayez « Angie », les fanfarons. Relax. Laissez-vous aller quatre minutes trente-deux secondes. Et si ça ne marche pas : « *You can't say we never tried.* »

## 2

# PUISSANCE DU PARAÎTRE (ANDREW'S BLUES)

Le premier manager et producteur des Stones avait 19 ans, à peu près le même âge que les membres du groupe, lorsqu'il décida de le prendre sous son aile. Plein d'allant et de confiance en soi, sa simple participation à l'organisation de Brian Epstein, manager des tout jeunes Beatles, avait suffi à épater Brian Jones et ses acolytes. Autant dire tout de suite qu'Andrew Oldham n'avait pas fait l'école de management du plus grand groupe de rock au monde. En 1963, personne n'aurait songé que ce genre de business ait un quelconque avenir. Les chansons se consumaient à la façon des kleenex, et on changeait de vedette préférée comme de chemise. Comme tout cela n'allait pas durer et n'était quand même pas très sérieux, seule une petite faune branchée, la *in-crowd* de la pop, se répartissait les rôles : on s'improvisait allègrement manager, publiciste, photographe, peintre, designer, chanteur, ingénieur du son, arrangeur, réalisateur. Tout cela sans concurrence ou presque. L'époque s'inventait elle-même, fière de mettre à bas les valeurs du « vieux monde ». Les pionniers des temps nouveaux étaient tellement ravis de casser un jouet qui avait traversé les âges qu'ils ne pouvaient imaginer de conséquences négatives à leurs belles utopies. Quand on sait